

Zeitschrift: Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber: Société d'études en matière d'histoire économique
Band: 3 (1957)

Artikel: Eduard Sandoz (1853-1928)
Autor: Mestral, Aymon de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1091186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EDOUARD SANDOZ

1853—1928

En présence d'un vieux chêne, on a quelque peine à se figurer que ce géant du monde végétal ait pu naître de la coque d'un gland. Pour en arriver à ce merveilleux épanouissement, il a dû braver plus d'un orage et triompher de la rigueur des hivers.

De même, dans la vie des affaires; il est rare en effet qu'à l'origine des entreprises aujourd'hui florissantes on ne trouve pas un homme ou une équipe dont la vision, l'énergie et la ténacité ont ouvert la brèche et préparé les voies de l'avenir.

Ce rapprochement s'impose tout naturellement à l'esprit en songeant à Edouard Sandoz et à la puissante maison bâloise, dont les colorants, les produits pharmaceutiques et chimiques sont aujourd'hui connus et répandus dans le monde entier.

Que sait-on de la personnalité du fondateur de cette entreprise? D'où venait-il? Où et comment s'est-il formé? Était-ce un produit de son milieu ou le fils des ses œuvres? Quelle part a-t-il prise dans la création et l'essor de la maison qui porte encore son nom? Autant de questions, et bien d'autres encore, auxquelles il aurait été malaisé de répondre, sans la grande obligeance et le précieux appui des membres de la famille et des derniers témoins de la vie de ce pionnier. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'hommage de notre reconnaissance.

Les *Sandoz* sont d'origine neuchâteloise, plus exactement locloise. Les premiers d'entre eux apparaissent au *Locle* au courant du XIV^e siècle. Colons, agriculteurs ou artisans, ils ont laissé peu de traces dans l'histoire locale. Mais les armes et la devise des Sandoz ont un caractère très particulier: «d'azur à une foi de carnation posée en fasce»; en d'autres termes: deux mains qui s'étreignent; et «sine dolo», c'est-à-dire sans dol ou sans fraude. Un nom et une devise, bien propres semble-t-il, à inspirer une grande industrie suisse, au rayonnement mondial.

Avec le temps, certaines branches des Sandoz ont essaimé dans d'autres vallées, notamment à la Brévine et à Dombresson dans le Val de Ruz. La branche à laquelle appartenait Edouard Sandoz s'est établie vers la fin du XVII^e siècle aux *Ponts-de-Martel*, au cœur d'un paysage de tourbières et de noirs sapins. Parmi ces Sandoz, on trouve des notaires et arpenteurs, d'humbles magistrats communaux, ainsi qu'un peintre sur émail. Le fondateur de Sandoz S.A. n'a d'ailleurs jamais vécu aux Ponts-de-Martel; mais il a donné plus d'une preuve d'attachement et de générosité envers sa commune d'origine, par l'intermédiaire de son cousin, feu Théodore Sandoz, le grand manitou de cette localité.

L'ascension sociale de la famille commence avec *Charles-Auguste Sandoz*, le père du futur pionnier. Ce marchand drapier, né le 26 mars 1809 à la Chaux-de-Fonds, avait épousé en 1835 Marie-Louise Luya, dont le père, Jean-Etienne Luya-Dubied, était capitaine au service de France. Dans l'ascendance paternelle de Marie-Louise Luya, figurent un gantier et deux graveurs ayant exercé leur état à Genève. Fait curieux: Edouard Sandoz était, par sa mère, le propre neveu d'Henri-Edouard Dubied, le fondateur de la fabrique de machines à tricoter Dubied, de Couvet, au Val de Travers.

Charles-Auguste Sandoz-Luya avait quitté de bonne heure son village natal pour aller tenter sa chance à Vienne d'abord, puis à Bâle. Lorsqu'il eut amassé une petite fortune dans le commerce des étoffes et lainages en gros, il se retira des affaires, relativement jeune, suivant l'usage de son temps, et s'en vint finir ses jours au « château » de Renens, près Lausanne, où il s'éteignit en 1883. C'était une forte personnalité; il était connu également par ses opinions religieuses militantes. D'où son surnom de Sandoz-Alléluia! Il n'en avait cure, car il était d'une indépendance complète à l'égard du qu'en dira-t-on.

*

Avec un peu d'imagination et de bonne volonté, on pourrait tenter d'expliquer les qualités intellectuelles et les goûts artistiques d'Edouard Sandoz par son double atavisme Sandoz et Luya. Cette manière de voir serait un peu sommaire. L'appoint personnel d'*Edouard Sandoz* dépasse en effet de beaucoup l'apport du passé en lui. Il s'élève et se détache avec intensité du terreau familial. Encore dira-t-il mélancoliquement vers la fin de sa vie à l'un de ses amis, qui pensait lui faire plaisir, en le félicitant

d'avoir si bien réussi aux yeux du monde: « Ah bien, vous vous y entendez à dire des choses cruelles! »

Né à *Bâle*, le 28 octobre 1853, le jeune Edouard Sandoz suit la filière scolaire, ainsi que le gymnase de sa ville natale et s'en va faire ensuite deux semestres à l'Université de Lausanne. Reçu membre de la Société de Belles-Lettres, du 29 décembre 1870 au 20 octobre 1871, il se lie d'amitié avec quelques-uns de ses spirituels et joyeux condisciples.

Après cet intermède universitaire, Sandoz retourne à Bâle pour y faire un apprentissage de commerce auprès de la *maison de soierie* brute *Adolf Vischer* à la Rittergasse. C'était là, comme aujourd'hui encore, une rue tranquille et sinueuse bordée d'anciens hôtels patriciens. Derrière les hautes fenêtres à croisillons blancs et les murs élevés des jardins, le quartier vit à l'ombre de la cathédrale rhénane en grès rose.

Pendant son stage à Bâle, Edouard Sandoz a sans doute entendu parler de l'invention faite, plusieurs années auparavant, par l'Anglais William Henry Perkin, qui a découvert le premier colorant synthétique à partir des dérivés du goudron de la houille, ainsi que la méthode de fabrication industrielle de ce produit. En Suisse, l'industrie textile a été la première à tirer parti des couleurs à l'aniline. Toujours est-il qu'une fois son apprentissage commercial terminé, Sandoz entre en 1878 — il avait alors 25 ans — au service des *Etablissements A. Poirier et G. Dalsace*, actuellement Société Anonyme de Matières colorantes, à *Saint-Denis*, près Paris.

Son temps d'initiation achevé, il entreprend pour sa maison une série de voyages d'acquisition aux *Etats-Unis d'Amérique*, où les couleurs à l'aniline constituaient encore une nouveauté. Son sens des affaires, la clarté de ses vues, le charme de son commerce ouvrent de nombreuses portes et gagnent les cœurs à ce jeune homme élégant et courtois, très maître de lui. Il récolte et ramène de multiples commandes à Saint-Denis.

Mais un secret et sûr instinct le rappelait dans sa ville natale. Il devait trouver à Bâle un terrain particulièrement favorable à l'épanouissement de ses facultés. Sous l'impulsion d'une poignée d'hommes d'affaires et de savants, la vieille cité rhénane, si longtemps réputée par ses humanistes et ses imprimeurs, ses artistes et ses mathématiciens, était en train de prendre la tête de l'industrie chimique naissante en Suisse. Les circonstances locales n'étaient pourtant pas des plus favorables: chimistes et industriels devaient se plier aux exigences méticuleuses des autorités en matière d'hygiène publique et tenter d'apaiser l'opposition de la population. Encore

sous le coup de l'épidémie de choléra de 1855, les Bâlois redoutaient les émanations des premières fabriques de produits chimiques, ainsi que la présence de déchets industriels susceptibles de polluer les eaux du voisinage. A force toutefois d'ingéniosité et de diplomatie, les difficultés «étrangères à la branche» furent surmontées, laissant le champ libre à la jeune industrie chimique bâloise, qui jouissait encore, vis-à-vis de la concurrence étrangère, d'une grande liberté en matière de brevets d'invention.

Dès son retour de Paris, Edouard Sandoz s'en va trouver deux de ses amis français, le Lyonnais Louis Durand et le Mulhousois Edouard Huguenin, qui avaient épousé deux filles du grand teinturier Jules-Camille Koechlin, de Mulhouse, et dirigeaient ensemble la fabrique de produits chimiques *Durand & Huguenin* à Bâle. Aussitôt engagé dans cette entreprise, Sandoz ne tarde pas à être nommé fondé de pouvoir et reprend avec succès ses voyages d'affaires en Amérique du Nord.

Comme l'avenir lui souriait, il épouse, le 18 juin 1880 — il avait alors 27 ans — la belle *Olympe David*, de Lausanne. Un des frères de sa femme, Jacques-Félix David, était, avec M. Ernest Francillon, un des deux fondateurs de la fabrique de montres Longines à Saint-Imier. Un autre frère, le docteur Charles-Justin David, avait d'abord exercé son art à Versoix, puis s'était fixé à Lausanne, où il fut élu Municipal, directeur des Ecoles et Syndic de la ville.

La future Madame Sandoz-David, qui était bien douée au point de vue artistique, avait demandé un jour à l'un des ses oncles, le peintre Emile-François David (1823—1891), ancien élève de Gleyre, la permission de copier un de ses tableaux «L'entrée du Bosphore». La réponse fut catégorique: «Jamais de la vie. Je ne veux pas de petits barbouillages dans mon atelier!» Sans se laisser arrêter par ce refus, la jeune artiste pénètre plus tard, en l'absence du peintre, dans son atelier, recopie prestement le tableau et remplace l'original par la copie. Un an plus tard, elle demande malicieusement à son oncle, qui ne s'était douté de rien, si le moment n'était pas venu de faire disparaître de son atelier «ce petit barbouillage»! Par ses dons du cœur, de l'âme et de l'esprit, Madame Sandoz-David devait compléter heureusement son mari. — Le seul sport que celui-ci se permit, à côté des affaires, était celui, très helvétique, du tir au fusil. Il existe encore au Denantou, à Lausanne, une bannière flammée rouge et blanche, aujourd'hui un peu fanée par les ans, que l'empereur François-Joseph remit autrefois à Edouard Sandoz-David sorti vainqueur d'un match de tir



A handwritten signature in cursive script, reading "E. Sandoz-David". The signature is written in dark ink and is positioned below the portrait.

Edouard Sandoz-David

Basel, den 21. Septbr 1885

Herrn Dr. Alf. Kern, Gmüster, Zornstrasse 102
Schweiz.

In Zustimmung meiner sämtlichen mündlichen Erbk.
Mündigen habe ich Ihnen nachstehend nach schriftlich dem
Herrn Dr. Kern, Gmüster, Zornstrasse 102, in Basel, den
19. d. Mts. genehmigt.

- 1. Auf den Wunsch der Gmüster-Gemeinde über die Errichtung einer
- 2. Fabrik für die Herstellung einer ^{Leuchtgas} Fabrik in der Gmüster-Gemeinde:
- 3. " Wird der Gmüster-Gemeinde empfohlen, dem Gemeinderat zu antworten,
- 4. " daß wegen der Errichtung einer Fabrik für die Herstellung einer
- 5. " Leuchtgas-Fabrik zur Zeit keine Einwendungen erhoben,
- 6. " hingegen alle 4 Bedingungen für den Zeitpunkt vorzulegen werden,
- 7. " die Gemeinderat der Gmüster-Gemeinde, und die Gemeinderat über die
- 8. " beschlossenen Fabrikationsbedingungen vorzulegen."

Es liegt Ihnen bei, daß die definitive Errichtung der Fabrik
in der Gmüster-Gemeinde über die Fabrikation direct
an der Gmüster-Gemeinde eingewilligt sind.

Mit Zustimmung

Der Herrschende des Kantons Bern:

H. L. Kern
19. d. Mts.

L'autorisation de bâtir accordée le 21 septembre 1885 au Dr Alfred Kern pour construire la
fabrique de produits chimiques, sous réserve «de précisions au sujet des produits fabriqués»



La fabrique en 1886



Le magasin de colorants en 1889. A l'arrière-plan, une foule de curieux assistent au gonflement d'un ballon libre



Le Dr Alfred Kern, co-fondateur et chimiste génial de la maison Kern & Sandoz, décédé prématurément

Louviche 6. tout 1896

Chemische Fabrik v. Sanderz
Bâle

Je passe de Messieurs v. l'honneur
du 4. ct.

Je partage la manière de voir de M. Prof.
Graham & vous pourriez fort bien toucher dans
et reporter à l'ami Reverend la question "Crevet."
dans le sens que vous indiquez.

J'apprends que l'Austrie est toujours encore
en forte hausse; d'après mon expérience il y a
lieu de craindre de nouveau que les prix des benzols
s'élèvent en juillet tout par une progression
encore en automne. Il y aurait peut-être
lieu de s'assurer une certaine quantité des
matières précieuses en décembre, même aux hauts
prix actuels, vu l'état de la question
qui me paraît très importante.

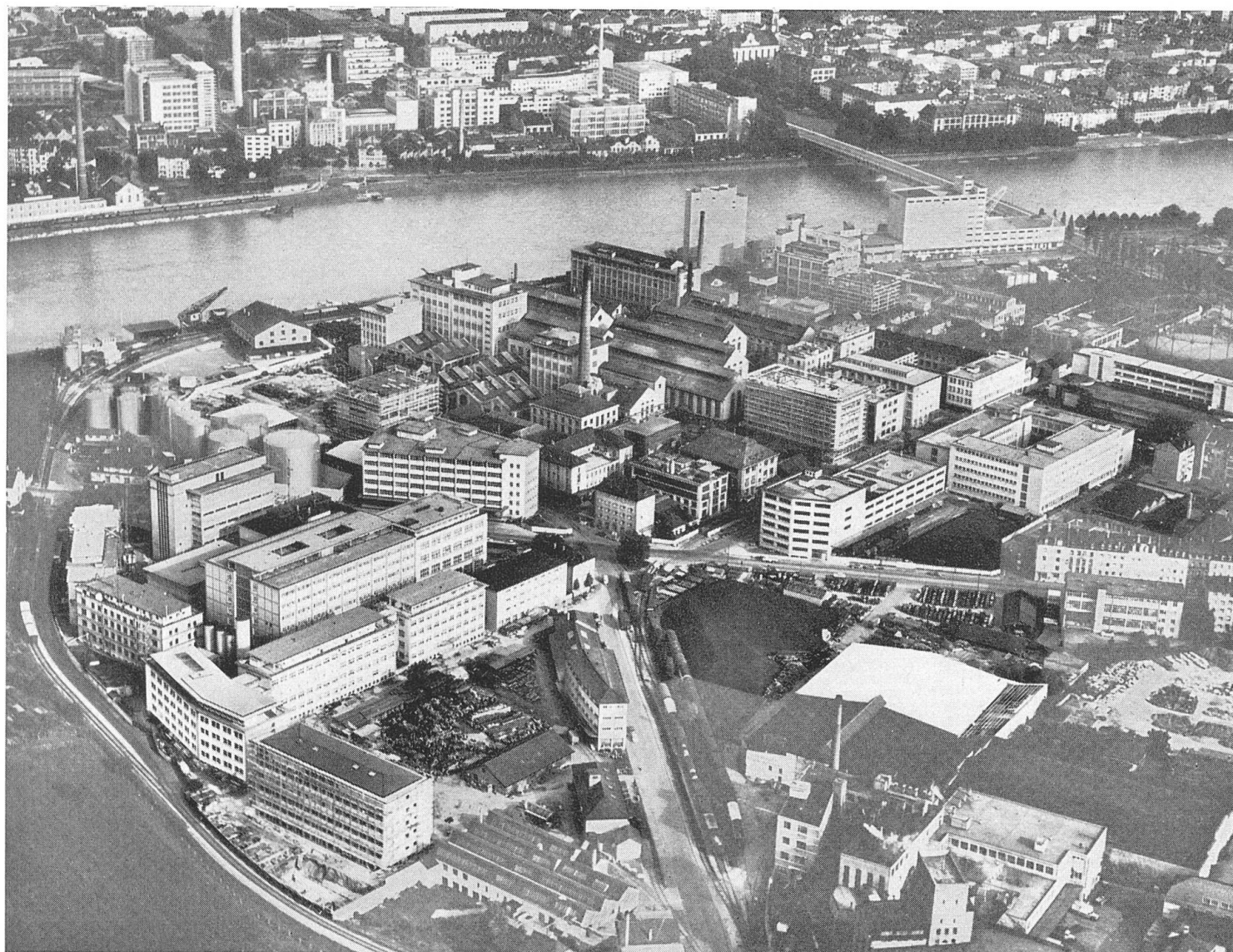
Recevez Messieurs mes bien cordiales
salutations.

H. Sanderz



La maison de maître dans la campagne du Denantou à Ouchy/Lausanne, où Edouard Sandoz-David s'est retiré

◀ Lettre manuscrite d'Edouard Sandoz à sa Maison au sujet de l'achat de matières premières



Les installations actuelles de la Maison Sandoz SA à Bâle, sur la rive gauche du Rhin. A droite en haut, le pont des Trois-Roses. A gauche en bas, la ligne de chemin de fer, qui longe la frontière franco-suisse

international en Autriche. — Par ailleurs, il fut pendant 25 ans un membre actif de la «Liedertafel» à Bâle; il trouvait dans le chant choral une joie profonde et possédait une belle voix de ténor. Lorsqu'il tomba malade, la «Liedertafel» lui donna une aubade à Bâle.

*

A cette époque, on parlait beaucoup à Bâle d'un jeune chimiste d'origine zurichoise, le *Dr Alfred Kern*. Ses découvertes dans le domaine du phosphore et des cétones en particulier, comme dans leur emploi pour les colorants, avaient attiré sur lui l'attention des milieux industriels et scientifiques, en Suisse et à l'étranger. Par suite d'un concours de circonstances indépendantes de sa volonté, Kern se trouvait momentanément disponible et songeait à monter lui-même une fabrique de produits chimiques. Il avait refusé des offres flatteuses de la part de la «Badische Anilin- und Soda-fabrik», ainsi que de la maison A. Coullineau & Cie. à Argenteuil.

Ayant eu vent de l'affaire, Sandoz-David fut chargé par Durand & Huguenin de négocier avec Alfred Kern les conditions d'une communauté d'intérêts entre sa future fabrique et la leur. Tout en conservant ses fonctions dans sa maison, Sandoz s'engageait à participer dans l'affaire de Kern pour un montant de 200 000 francs.

C'est dire qu'à ce moment là déjà, le jeune industriel possédait peut-être une certaine fortune et, en tout cas, l'art de se procurer des capitaux. Le financier perçait en lui. En présence des succès que son représentant avait remportés au cours de ses voyages aux Etats-Unis, la maison Durand & Huguenin avait laissé entrevoir à Edouard Sandoz la possibilité de lui accorder une participation dans l'entreprise; lui-même avait déjà présenté des propositions dans ce sens, lorsque l'entreprise fit soudain machine arrière et laissa tomber les projets d'association avec Sandoz. Le coup était sensible.

Sans perdre de temps à récriminer, Sandoz rompt avec Durand & Huguenin et offre à Kern, dont il avait appris à connaître la valeur professionnelle et le caractère, de monter l'affaire ensemble et de s'associer. L'accord s'établit aisément entre ces deux hommes si bien faits pour se comprendre et se compléter. Alfred Kern avait 36 ans, Sandoz 33. Alors que le premier était l'inventeur par excellence dans le domaine des colorants à base d'aniline, le second s'imposait par ses talents commerciaux et financiers.

Une fois les formalités et les conditions préalables remplies, ce qui dura près d'une année, la Société en nom collectif «*Fabrique de produits*

chimiques Kern & Sandoz» est inscrite au registre du commerce de Bâle, le 1^{er} juillet 1886. A vrai dire, les premières installations étaient des plus modestes; la fabrique n'occupait au début qu'une dizaine d'ouvriers. Le terrain sur lequel elle s'élevait à proximité du Rhin, était situé entre la maison Durand & Huguenin et la frontière française actuelle, en face de la fabrique Ciba, de l'autre côté du fleuve. Quelques milliers de mètres carrés en tout. Mais l'impulsion donnée à la jeune entreprise allait lui ouvrir les portes de l'avenir.

Grâce aux procédés mis au point par le Dr Kern, qui poursuivait parfois ses recherches dans sa propre buanderie, la maison s'engage tout d'abord dans la fabrication du bleu d'alizarine et de l'auramine. Elle devait bientôt étendre considérablement la gamme de ses créations. De son côté, Edouard Sandoz agrandit son champ d'expansion commercial. Au cours de ses voyages d'affaires, il multiplie les contacts avec l'*Amérique* et prospecte le monde asiatique, depuis les *Indes* jusqu'en *Chine*.

Avec une hardiesse de vue, qui inquiétait parfois son ami Kern, il commence par vendre ses produits à crédit à ses nouveaux et lointains clients. Sans s'émouvoir des représentations de son associé, il lui déclare: «Si vos colorants sont bons, ils en reprendront et les payeront.» De fait, Sandoz n'a jamais eu de peine à se faire payer, dès la seconde commande, aussi bien par les marchands «parsis» de Bombay que par les grands importateurs de Shanghai. Les résultats de cette politique d'affaires devaient donner raison à son optimisme commercial. Sandoz se rendait compte que pour obtenir le maximum, il faut savoir risquer le tout. Mais il n'était pas homme à gâcher les prix, qu'il s'entendait à faire respecter.

Malgré les succès de Sandoz-David en affaires et l'amitié profonde qui l'unissait à Kern, le bonheur paraît avoir été pour lui de courte durée. Sept ans après la fondation de leur entreprise, Alfred Kern, intérieurement miné par le surmenage, est emporté en 1893 par une affection cardiaque, à l'âge de 42 ans. La «maladie des managers» ne date pas d'aujourd'hui. Ce coup atteint Sandoz en plein cœur. Preuve en soit la lettre de condoléances qu'il a adressée à la mère du défunt: «...J'aurais voulu vous dire d'emblée toute ma sympathie, mais il m'était impossible de trouver les mots. Je ne puis encore m'habituer à l'idée que cet homme remarquable est entré dans le repos éternel. Lorsque je pense que vous, sa Mère, devez ressentir ce terrible coup du destin encore plus profondément que moi-même, son ami, les mots de sympathie me paraissent dénués de sens. Le

souvenir de ce compagnon et de cet ami que je vénérerais et que j'aimais profondément ne me quittera jamais.» Pareil témoignage émanant d'un homme d'affaires aussi réservé que Sandoz-David est émouvant et atteste bien l'estime et l'amitié qu'il avait pour Alfred Kern.

*

Quel que fût son désarroi intérieur, Sandoz continue à diriger désormais seul l'entreprise transformée en société en commandite, sous la raison sociale «*Sandoz & Cie.*» Quoique l'entreprise fût encore modeste, en comparaison surtout des trois fabriques bâloises de produits chimiques déjà existantes, elle faisait bien son chemin. Sandoz voyait grand; mais il savait aussi «soigner les détails».

Un nouveau coup du destin s'en vient frapper Sandoz à l'improviste. Des accès de rhumatisme progressif, accompagnés d'une crise de cœur l'arrêtent en plein élan et l'obligent à abandonner, en 1895, la direction de son affaire. Il n'avait que 42 ans! Le souvenir de cette épreuve devait jeter une ombre sur toute son existence. Il n'en parlera pour ainsi dire jamais, et refoulera cette peine secrète et douloureuse au fond de lui-même. C'est là ce qui explique peut-être chez cet être, d'ordinaire si affable et maître de lui, certaines explosions subites.

Avant de quitter Bâle, Edouard Sandoz fonde une société anonyme, au capital de 2 millions de francs suisses, sous le nom de «*Fabrique de produits chimiques ci-devant Sandoz S.A.*». Original et hardi comme il l'est, il répartit les actions entre ses principaux collaborateurs et lui, désigne un directeur technique, ainsi qu'un directeur commercial, qu'il avait déjà vus à l'œuvre et leur remet la direction de l'entreprise. Il s'y connaissait en hommes et savait faire confiance à ceux qu'il estimait. Elu président du Conseil d'administration le 9 juillet 1895, probablement lors de la transformation de l'entreprise en société anonyme, Edouard Sandoz donne sa démission, le 18 octobre de la même année, pour raisons de santé, tout en restant membre du Conseil.

Sur le conseil de son médecin, qui lui avait déclaré: «Le meilleur remède pour vous, c'est le climat du Léman», et sans doute pour accéder aux désirs de sa femme, restée très lausannoise de cœur et d'esprit, Edouard Sandoz-David prend le chemin de *Lausanne*.

*

Pour beaucoup d'hommes d'affaires, la *période de la retraite* est synonyme d'abandon et d'amoindrissement, au même titre que la maladie ou la vieillesse. La perspective d'avoir à changer le rythme de leur travail et de leur existence, de céder tout ou partie de leur autorité, de renoncer aux privilèges matériels et sociaux attachés à une position dirigeante leur est aussi importune et intolérable qu'un abus de pouvoir ou un déni de justice. Aussi préfèrent-ils y penser le moins et le plus tard possible. Certains même ne peuvent se résoudre à prendre leur retraite et poursuivent leur activité professionnelle jusqu'à leur dernier jour, si possible. D'autres enfin, plus sages ou plus détachés des biens de ce monde, se préparent à leur retraite et parviennent à faire de « ce temps mis à part entre la vie et la mort » le point de départ d'un nouvel épanouissement. Là, comme ailleurs, tout dépend de l'attitude intérieure.

Comment donc Edouard Sandoz allait-il réagir en présence de sa retraite imprévue et prématurée, qu'il devait considérer comme un caprice du sort injuste et immérité? Pour un homme aussi actif que lui, qui possédait au plus haut point le sens et l'esprit des affaires, retraite ne pouvait signifier inaction.

La première chose que fera Sandoz en arrivant à Lausanne sera de se mettre en quête d'une propriété. Il aimait les grands arbres et il était sensible à la beauté du paysage. Vers la fin du siècle dernier, Lausanne était livrée à toutes les fantaisies iconoclastes et aux laideurs architecturales, qui ont défiguré la pittoresque et verdoyante cité d'autrefois. On conçoit qu'Edouard Sandoz n'ait guère eu envie d'aller habiter en ville même.

En 1896, il achète à la famille de Saugy la magnifique campagne du *Denantou*, à Ouchy, conçue et dessinée avec un sens tout anglais de la nature, par le financier et philanthrope William Haldimand. Cette propriété de plus de 66 000 mètres carrés abritait une maison de maître, à laquelle le nouveau propriétaire devait apporter différentes adjonctions plus ou moins heureuses. Mais c'était pour lui le cadre rêvé.

Comme les rhumatismes le tenaillaient, il y mènera une existence très simple et retirée, ne recevant que quelques parents et amis. Cet industriel n'était pas ce qu'on appelle un mondain. Certes, il était capable, lorsqu'il s'en donnait la peine, de tenir ses invités, les jeunes aussi bien que les aînés, sous le charme de sa conversation rapide et brillante. Mais il était trop entier pour se plier à des convenances qui l'ennuyaient et il préférait de beaucoup voir les gens qui lui plaisaient et quand cela lui convenait.

Trois fils, brillamment doués, Edouard-Marcel Sandoz-Passavant, le futur peintre et sculpteur animalier à Paris; Aurèle, destiné à diriger la Banque de Meuron et Sandoz à Lausanne, enfin Maurice-Yves, futur musicien, écrivain et grand voyageur, animaient la maison par leur présence, en évitant toutefois d'importuner leur père, qui n'avait guère la bosse de l'intimité familiale. Lorsqu'il réfléchissait en faisant des patiences aux cartes, il exigeait un silence absolu.

Si Edouard Sandoz-David était le maître du Denantou, où il s'adonnait, loin des affaires, au plaisir de collectionner des channes d'étain valaisannes et des timbres-poste, Madame Sandoz était l'âme du foyer. Certes, elle n'aurait pas demandé mieux que de voir sa demeure remplie d'amis et d'invités, car elle était expansive et n'avait pas la vocation de la solitude. La musique, la danse, la peinture, la poésie l'enchantaient. Mais pour rien au monde elle n'aurait voulu contrarier les goûts et les désirs de son mari.

A certaines grandes occasions, Edouard Sandoz ouvrait toutes grandes les portes de sa maison et de son parc, recevant ses hôtes avec une courtoisie et une allure qui fleuraient l'ancien régime. Ainsi, par exemple, en 1901, lors de la réception organisée au mois de juillet à Lausanne en l'honneur de l'assemblée générale de la *Société suisse des Officiers*. Huit cents couverts attendaient les convives en plein air sous les ombrages du Denantou. Cette manifestation coïncidait avec l'inauguration du quai d'Ouchy, au pied de la propriété, ainsi qu'avec l'éclairage électrique par l'usine de Pierre-de-Plan, dont le courant fonctionnait pour la première fois. Le coup d'œil était féérique. Ou, plus tard, en 1906, à l'occasion du *Centenaire de Belles-Lettres*, qui a laissé aux participants un souvenir inoubliable. Soit dit en passant, Sandoz a été membre honoraire, et ruban d'honneur de cette société d'étudiants.

La présence d'esprit, le besoin de manier les hommes dont Edouard Sandoz-David faisait preuve en affaires, il en usait avec la même maîtrise et le même naturel dans la vie privée. Preuve en soit, une scène caractéristique. Dans son recueil de souvenirs intitulé «La salière de cristal», son fils Maurice raconte notamment la première rencontre entre Edouard Sandoz et une femme écrivain, connue sous le pseudonyme de Pierre de Coulevain, qui eut son heure de célébrité dans les premières années de notre siècle:

«Mon père prenait chaque année les eaux à Baden-Baden. La seconde fois qu'il y vint, il reconnut parmi la foule des baigneurs une vieille de-

moiselle française, perclue comme lui de rhumatismes et qui faisait, comme lui, sa deuxième cure dans ce bel endroit.

Il lui sourit. Surprise, elle s'approche: — Vous souriez, sans doute, parce que je suis laide? — Etes-vous laide? répondit mon père; je crains que nous ne puissions nous entendre à ce sujet.

Mon père avait galamment répondu; mais en son for intérieur, il était bien obligé de reconnaître que Mademoiselle Favre n'était pas précisément jolie. Il faut croire qu'elle n'en était que plus sensible à la flatterie, car, depuis ce jour, les rencontres avec mon père se multiplièrent.»

Loin du climat parfois peu favorable de Bâle et grâce aux cures périodiques à Rheinfelden et Baden-Baden, la santé d'Edouard Sandoz se rétablit peu à peu. Au bout d'une dizaine d'années, les dernières traces du mal avaient pour ainsi dire disparu. Au fur et à mesure que ses forces revenaient, l'intérêt de Sandoz pour les affaires se réveillait. Comme chez un sculpteur ou un écrivain, le besoin de créer et d'animer était vivace et impérieux en lui, tout en s'exerçant sur un autre plan.

A *Bâle* même, la constellation intérieure de la maison Sandoz avait changé depuis son départ; les postes de commande avaient passé en d'autres mains; la production s'était engagée dans des voies nouvelles. Sandoz ne songeait plus à reprendre en mains la direction même de l'entreprise qui portait toujours son nom. Mais il continuera à vouer le plus vif intérêt au développement de la maison, qui grandissait toujours. Le 15 mai 1900, le Conseil propose d'appeler à nouveau Edouard Sandoz à la présidence du Conseil d'administration. Sandoz décline cette proposition, mais se déclare disposé à exercer les fonctions d'administrateur-délégué du Conseil. En cette qualité, il restera étroitement en contact avec Bâle. Il avait des antennes et voyait loin. Sans être chimiste, Sandoz connaissait bien les problèmes de la teinturerie.

En 1921, Edouard Sandoz donne sa démission définitive du Conseil d'administration de la Société Sandoz, où deux de ses fils lui succéderont. L'un d'eux, Aurèle, élu vice-président du Conseil en 1929, exercera ces fonctions jusqu'au 4 juin 1935, date à laquelle il est élu président du Conseil et il présidera aux destinées de la société jusqu'au 31 décembre 1951. Ayant donné alors sa démission pour raisons de santé, il est nommé, en 1952, président d'honneur du Conseil d'administration de la société qui porte, depuis 1939, la raison sociale «Sandoz S.A.».

*

Les hommes d'affaires ont un flair très particulier pour discerner leurs pairs et faire appel à leur expérience, même dans les domaines les plus éloignés de leur propre spécialité. C'est ainsi que Sandoz-David, qui s'intéressait beaucoup au *développement économique de la Suisse romande*, et à l'industrie de l'assurance en particulier, fut appelé à faire partie de nombreux conseils d'administration. Citons, par exemple, sans vouloir en épuiser la liste: la Compagnie d'assurances sur la Vie «La Suisse», la Banque d'Escompte et de Dépôt, l'Hôtel Beau-Rivage Palace, les Ateliers de constructions mécaniques de Vevey S.A., les grands Hôtels-Palaces de Montreux et de Caux, les Câbleries de Cossonay, les Forces Motrices de Joux, etc.

Si nombreuses et absorbantes que fussent les occupations d'Edouard Sandoz, en dehors de la fabrique de Bâle, elles n'excluaient pas certaines heures de détente. Chaque semaine, par exemple, il se rendait à la *Brasserie Guggel* (aujourd'hui Hôtel Central) pour y rencontrer un cercle de médecins et de chirurgiens, qu'il aimait à taquiner. Un soir que ces messieurs, dont le grand César Roux, s'apprêtaient à recevoir solennellement un de leurs collègues français de passage à Lausanne, Sandoz est pris d'un accès de hoquet frénétique. Les médecins interviennent, sans succès. Soudain l'un des convives, étudiant en médecine perpétuel, neveu d'un ancien président de la Confédération, au demeurant très farceur, eut une inspiration magnifique. Il s'approche du malheureux industriel, lui tapote familièrement sur l'épaule et lui demande avec le plus grand sérieux: «Dites donc, Sandoz, vous ne pourriez pas me prêter dix mille francs?» A ces mots, le financier eut un tel haut-le-corps que le hoquet fut coupé net.

La scène se passait à l'époque où Lausanne était devenue la Mecque de la médecine diététique. Elle comptait des prophètes et des fidèles accourus de tous les coins du monde, les docteurs Combe et Bourget en particulier, avec leurs troupes de «combistes» et de «bourgettistes», auxquels les hôtels et les cliniques de Lausanne administraient des kilomètres de pâtes alimentaires et médicales.

Pour rien au monde, Edouard Sandoz-David n'aurait renoncé à se rendre chaque jour, en fin d'après-midi, à l'*Abbaye de l'Arc*. Cette «Noble Abbaye des Archers» avait été fondée le 29 avril 1691 à Lausanne. De la terrasse ombragée de Montbenon, à côté du Lausanne-Palace, on y jouit d'un coup d'œil impressionnant sur l'étendue du Lac Léman et les montagnes de Savoie. Chaque soir des messieurs bien pensants prenaient leur

canne et leur chapeau et quittaient leur bureau, en disant d'un air entendu : «Je vais à l'Arc.» Parmi eux figuraient plusieurs personnalités lausannoises bien connues. Des avocats libéraux, comme MM. Aloys de Meuron et Heer, quelques radicaux influents et représentatifs, comme le colonel Bornand et son ami Auckenthaler, des banquiers comme M. de Charrière-de Sévery, le professeur Biaudet, directeur du Gymnase cantonal classique, des commerçants et industriels de la place, encore peu nombreux à cette époque à Lausanne. Le colonel Edouard Secretan, rédacteur en chef de la «Gazette de Lausanne», trônait devant la cheminée en parlant politique. Après un tour de promenade sur la terrasse, la plupart des habitués regagnaient le salon pour faire leur partie de bridge. C'était là le jeu favori d'Edouard Sandoz, qui exerçait dans ce domaine une royauté incontestée et redoutable.

Les dernières années de son existence furent assombries par le deuil et la maladie. Au mois de juillet 1915, Madame Olympe Sandoz-David était enlevée prématurément par la mort à l'affection des siens. Depuis lors, son mari abrège peu à peu la durée de ses séjours au Denantou, dont le silence et la solitude lui pesaient. Il s'installe à l'hôtel, où il s'entoure de quelques-uns de ses tableaux préférés — des paysages de lac de François-L. D. Bocion (1828—1890) et d'Alfred Chavannes (1836—1894) — au Beau-Rivage à Ouchy tout d'abord, puis au Lausanne-Palace, à deux pas de l'Abbaye de l'Arc.

Sous l'empire du diabète, son humeur s'altère. Ce causeur, naguère si brillant, évite peu à peu la compagnie des hommes, tout en découvrant au fond de son cœur des trésors de tendresse pour certains être chers, pour sa petite-fille en particulier, qu'il allait voir régulièrement. Il trouve un refuge dans la bienfaisance, qu'il pratique sur une large échelle. Par délicatesse, et par sagesse aussi, pour n'être pas la proie de quémandeurs sans scrupules, il restera le grand anonyme, qui soulage secrètement les misères dont il entend parler. Le rôle social de la fortune se révèle à lui sous un aspect nouveau. Sandoz trouve dans l'exercice de ces secours anonymes une forme d'oubli de lui-même et de réparation envers les déshérités du sort. Pour le personnel de l'hôtel en particulier, il a eu des attentions et des largesses auxquels ces gens de service ont été sensibles. Le jour de ses obsèques, plusieurs ont demandé congé pour assister à la cérémonie.

Sentant sa mort prochaine, Edouard Sandoz se décide à vendre son domaine du Denantou à la Municipalité de Lausanne. Ses héritiers devaient

se réserver toutefois la maison d'habitation, ainsi qu'une partie de la propriété. Ce parc enrichit aujourd'hui et embellit le patrimoine artistique de Lausanne. Sur le conseil de son médecin, le Dr. Brustlein, Edouard Sandoz exprime à ses fils le désir de faire don à l'Etat de Vaud de 500 000 francs pour créer un hospice spécial destiné aux maladies chroniques. Neuchâtelois d'origine et natif de Bâle, où il a passé sa jeunesse, Sandoz s'était bien attaché au Pays de Vaud; il y comptait beaucoup d'amis.

Dans le vestibule d'entrée, une plaque en marbre rose rappelle le don du bienfaiteur par ces mots:

HOSPICE ED. SANDOZ-DAVID

*«Edouard Sandoz-David, 28 octobre 1853 — 9 janvier 1928
Industriel à Lausanne, a fait don à l'Etat de Vaud d'une somme
de 500 000 francs pour être affectée à la construction
de cet hospice»*

En songeant à Edouard Sandoz, un mot revient à la mémoire: «Ce qui reste d'un homme, c'est ce qu'il a donné.» Sans parler ici des dons anonymes, auxquels nous avons fait allusion plus haut, il convient de rappeler ici les legs qu'il a faits, en plus de l'Hospice Sandoz-David, pour un montant de 500 000 francs également à différents asiles, hospices, hôpitaux, infirmeries et orphelinats à Lausanne, Château-d'Oex et Lavigny. Ce faisant, Sandoz n'a pas négligé ses communes d'origine neuchâteloises, du Locle et des Ponts-de-Martel, où il existe un Fonds de secours pour les familles Sandoz. Les biens laissés à cet effet depuis 1503 constituent «Le Communet des Sandoz», dont l'organisation a été règlementée le 18 août 1752.

Edouard Sandoz-David s'est éteint le 9 janvier 1928 à Lausanne, à l'âge de 75 ans. Avec une délicatesse de sentiment qui honore cet homme d'affaires brillamment doué, à la fois égocentrique et généreux, bienveillant et réservé, avec un fond de tristesse secrète, il avait exprimé le désir qu'aucun avis mortuaire ne paraisse dans la presse, afin, disait-il, qu'aucun de ses vieux amis ne s'exposât à des fatigues et à des émotions superflues.

*

Aujourd'hui, la firme que Sandoz avait créée en 1886 avec son ami Alfred Kern est devenue une entreprise chimique d'une importance mondiale. Avec ses quelque dix-huit sociétés affiliées portant le nom de Sandoz dans l'Ancien et le Nouveau Monde, et le réseau de son organisation de vente, Sandoz S.A. rend un vivant hommage à la personnalité, à l'action et au souvenir de son fondateur.

Aymon de Mestral